



## MEHR ALS EIN HAUS

Am Rande des Berliner Alexanderplatzes steht ein unwürdig gealterter Plattenbau. Zu DDR-Zeiten wohnten hier Professoren und sogar Minister, später hatten Nuten und Dealer in den Fluren ihren Arbeitsplatz. Jetzt leben hier alle möglichen Menschen, die vor allem eins wollen: bei sich sein.

Berliner Zeitung

## Bien plus qu'une maison

*De Anne-Kathrin Heier et Johannes Groß*

**A côté de la berlinoise Alexanderplatz se dresse une vieille bâtisse indigne en béton. A l'époque de la RDA, des professeurs y habitaient, même des ministres, plus tard les prostituées et les dealers en firent leurs lieux de rendez-vous. Maintenant toutes sortes de gens y vivent qui ne veulent qu'une chose : être chez eux.**

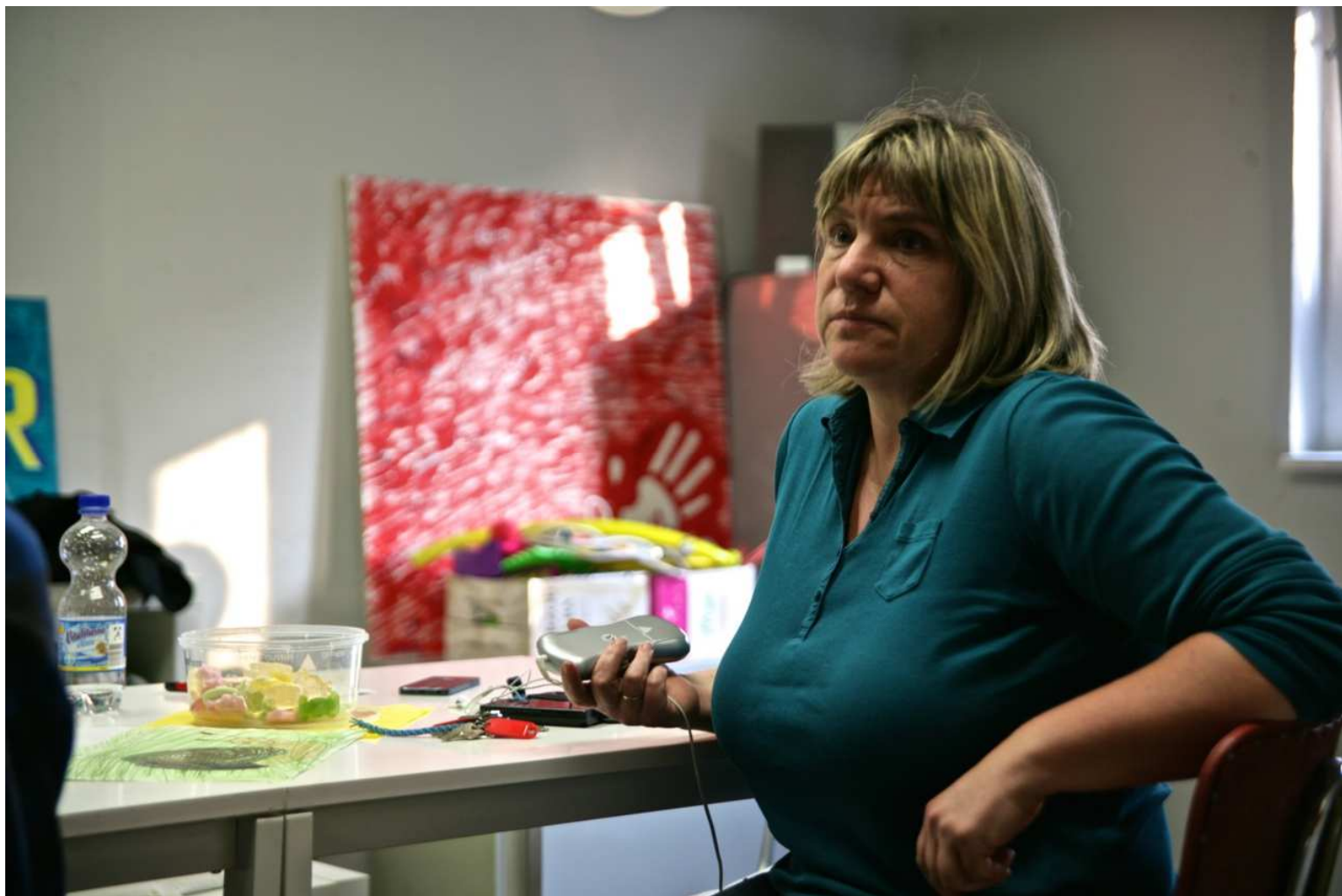


Le colosse aux mille yeux : vue d'ensemble du complexe de la Memhardstraße Foto : Johannes Groß

C'est un monstre de béton qui porte un doux nom. La Memi est le tendre nom qu'ont donné les habitants à ce bâtiment galeux qui borde la Memhardstraße. La Memi a été construite dans les années quatre-vingt, peu de temps avant la chute de la RDA. Depuis, tout autour, beaucoup de choses ont changé, mais la maison est restée telle qu'elle a toujours été. A l'époque de la RDA, des citoyens particulièrement privilégiés y habitaient, après la réunification des dealers et des criminels envahirent les longs vestibules. Mais la Memi est devenue un havre où se mélangent les couleurs. Sur le même palier vivent des retraités, des étudiants, des familles, des solitaires.

Non, la Memi n'est vraiment pas belle. Quand, venant de l'Alexanderplatz, on traverse la Karl-Liebknecht-Straße, la bâtisse devient de plus en plus désolante à chaque qui nous rapproche d'elle. Le regard remonte sur la façade galeuse en passant devant des douzaines de fenêtres. Là où la façade se termine par une brisure voulue par les architectes, un observatoire solitaire s'élève tout à fait en haut du béton. La légende circule Qu'autrefois la fenêtre aurait été projetée pour la fille du chef de la Stasi Erich Mielke qui a dû vivre dans l'appartement attenant.

La Memi respire la pollution de la ville, vibre dans le flot intarissable de la circulation. Obstinée, rebelle, fidèle à son âge – et bien décidée à résister. Devant la bâtisse flotte dans l'air un lourd parfum de viande. Il provient des cuisines de l'Escudo, un resto grill argentin où l'on entre en montant un escalier. Jadis, il y avait ici le café de la presse. La construction plate semble planer librement au-dessus de la large voie piétonnière, au-dessous se cache l'une des quatre entrées, avec l'adresse Memhardstraße 6. Le hall d'entrée est plongé dans le halo bleu vif d'un halogène. Dans une vitrine pend une affiche qui informe les enfants d'une après-midi dans un « espace de créativité », il y aura des saucisses et des pâtes. A chaque étage, les portes sont différentes et dévoilent un petit quelque chose de la vie des gens qui habitent derrière elles. Autocollants avec la tête de Bud Spencer, « Interdit de mendier ! », « Home sweet home », « Chien méchant ! ». De temps en temps on entend au loin le vrombissement de l'ascenseur. A chaque étage, il y a un vide-ordures, les portes abattantes sont fermées. Il est très rare de rencontrer des gens.



Dans l'action pour le bien-être de la Memi, même si l'écho ôte les illusions : Ines Külper. *Foto : Johannes Groß*

Ines Külper porte des jeans et un pull, manches retroussées. En 2011 elle a créé les rencontres Memi au 2<sup>ème</sup> étage. C'est un open space dans lequel tous les locataires sont invités deux après-midi par semaine à échanger leurs idées, partager leurs soucis. Ines Külper travaille bénévolement en tant qu'aide de voisinage. Avant son engagement, elle avait déjà travaillé à la Memi avec l'association de logements locatifs de Berlin-Centre (WBM). Puis vint le jour où

la WBM demanda son aide à Ines Külper. « Il y a le feu ! » lui dit-on alors. Dans les cages d'escaliers, il y avait des dealers, du trafic de drogue, de la prostitution, une sécurité assurée en permanence par des soit-disant « Junkie-Terror », l'ensemble des habitants menaçait de s'effondrer.

Ines Külper initia un atelier orienté vers l'avenir, envoya des lettres à chacun des locataires. « Mon travail consistait tout d'abord à chasser la peur de la maison », se rappelle-t-elle aujourd'hui. Apparemment, cela a réussi, le sens de la communauté est réapparu. « Parfois, une douzaine de locataires se retrouvent dans ces rencontres, souvent aussi des enfants avec qui nous jouons. D'autres fois, ils ne sont que deux ou trois », dit Ines Külper.

A l'époque de la RDA, c'étaient principalement des membres des services de l'état qui vivaient ici, des professeurs, même des ministres. Ils vivaient dans des 4 pièces relativement luxueux, avec parquet en bois. Les studios abritaient des professeurs invités de l'Université Humboldt. Après le tournant, la maison fut brusquement pratiquement vide. « Un tas de gens y ont alors emménagé », dit Ines Külper. La mixité n'a pas fonctionné, les réparations faisaient défaut. « Grâce aux rencontres Memi et aux travaux d'embellissement faits par des bénévoles, certaines choses ont changé. Les entrées ont été repeintes petit à petit, des images sont apparues sur les murs. » Mais le travail d'Ines Külper est loin d'être terminé. Il y a des choses qui ne dépendent pas d'elle. Dans les entrées, par exemple, des fissures sont visibles à certains endroits. « La maison est comparable à une voiture cassée. Nous ne faisons que la pousser. »

Un comptoir en lattes de bois clouées et un immense bouquet de fleurs sont les seuls éléments de décoration de la boutique „apartment“ située au 8, Memhardstraße. Sinon, tout est blanc. Et vide. Un magasin dans lequel il n'y a simplement rien. Un escalier en colimaçon mène à la cave où l'on vend des T-shirts, dont pas un ne coûte moins de 200 euros. Il faut savoir que cet escalier existe, sinon on pourrait penser que ce magasin est fermé depuis longtemps. Cela fait partie des étrangetés de cette maison. Une boutique qui se cache dans une cave, où des chiffons sont vendus, dont le prix d'un seul équivaut au montant de la location des gens qui vivent dans les étages. Claudia, qui travaille comme vendeuse à „apartment“, apparaît. Y a-t-il des contacts avec les habitants de la Memi ? « Simplement quand les Asis (asociaux ?) d'en haut versent leurs ordures devant notre entrée », dit-elle. Elle a visité une fois un appartement. « Il était incroyablement joli ». Le magasin profite du charme désuet du bâtiment. A l'occasion, il est loué pour des représentations, surtout pendant la semaine de la mode au printemps. Cela fait chic, ce contraste entre les murs en béton et la haute couture.



Harmonie au lieu de nostalgie : Julius, Itzhak et Carina dînant ensemble *Foto Johannes Groß*

« C'est plus cool de vivre ici que dans ces vieilles maisons typiques », dit Julius. Il a 24 ans, étudie la médecine. Au 6<sup>ème</sup> étage, il a une vie quotidienne différente de celle de ses camarades d'étude, aux côtés de Carina (24 ans, étudiante en architecture) et de Itzhak (27 ans, étudiant en architecture). Les trois sont justement à table en train de dîner. Comme probablement les autres habitants sont assis à la même heure à une table recouverte d'une nappe, les uns devant des plats qui proviennent de leurs lieux d'origine et ont un goût de pays natal. « Que tant de nationalités vivent dans la Memi est simplement génial ! », trouve Carina.

Ils sont entrés dans la maison quatre ans auparavant. « A cette époque, tout était déjà miteux et délabré », se rappelle Carina. Elle avait visité seule le duplex dans la Memi et après avait conseillé à Julius d'y jeter un œil, mais sans pousser des cris d'horreur. Julius rit quand il y repense. « Nous avons pu y vivre trois mois gratis et en avons profité pour le rénover. » Julius a les cheveux mi-longs, n'étudie pas que la médecine, mais est aussi musicien. Ça se voit quand on va dans sa chambre. On descend par l'escalier en colimaçon. Au mur sont accrochées des guitares.

Julius et Carina sont nés à l'ouest de la ville, Itzhak a émigré, il y a quatre ans, de Jérusalem à Berlin. C'est le plus calme des trois, il porte de petites lunettes rondes et une barbe de trois jours. « Mon motif pour emménager ici était au début plutôt les gens », dit-il en montrant Julius et Carina. En outre, la possibilité et la facilité de circuler dans toutes les directions est tout bonnement imbattable. « C'est vrai, mais on ne vite pas si correctement ici », pense Julius. « Alex (Alexanderplatz ?) est compliqué. » C'est plutôt une gare de transit. Son amie habite dans le quartier de Wedding. La vie n'y est pas comparable. Là-bas il y a, par exemple, la Leopoldplatz. On se rencontre au marché, dans les cafés, en faisant la queue dans les supérettes. Celui qui vit là-bas se sent, peut-être, plus en centre-ville qu'ici, au milieu de la ville.

« Oh, la Memi est une pièce unique », dit Carina. Elle porte un débardeur blanc et des longs cheveux châtain, liés en natte. Son regard sur la Memi est celui d'une architecte. « Il y a une différence entre l'est et l'ouest. Les gens de l'est ne voient aucune qualité particulière dans cette construction ancienne qui pourtant fut tant convoitée. Pour beaucoup la dalle ou un bâtiment comme la Memi, qu'on ne peut pas désigner comme construction typique en béton, est la seule vérité. Il n'y a pas d'alternative. Ils associent plutôt l'idée de sale, de vieux et de puant à la construction ancienne. »



Entrée du cabinet de la dentiste Gabriele Böttcher. *Foto: Johannes Groß*

La porte de l'appartement s'ouvre. Une dame âgée, les cheveux blancs en pièce montée ne désire pas parler. Pivotant dans la direction d'Alex, son regard est perdu dans le lointain. « Raconter la vie à la Memi ? Dans quel but ? Qu'est-ce que ça changera ? C'est une maison laide. Personne ne s'en préoccupe. Là-bas », elle montre la direction de Friedrichshain et pense à la place des Nations Unies, « là ils ont tout rénové. Ce sont de belles maisons maintenant. Mais ici ? » Elle frotte le pouce sur le majeur de sa main droite. « Où prendre l'argent ? », demande-t-elle. Avant tout allait mieux. « Mais quand on voit qui emménage ici, c'est un scandale. »

Le cabinet de Gabriele Böttcher ouvre dans une heure. Entre les phrases de son accueil amical coule un fleuve de scepticisme. Dans la salle d'attente se trouvent des sofas en cuir noir sur lesquels nous nous asseyons. Gabriele Böttcher va chercher un rapport sur la maison, datant de 2010. Il y est écrit que la Memi est « le bâtiment le plus laid au monde. » Il est clair que c'est exagéré. La femme de 59 ans raconte que la Memi était auparavant une maison bien ordonnée avec une communauté qui fonctionnait. Quand était cet auparavant ? « Ben, avant le tournant. »

Dans la conversation avec la dentiste, on sent nettement que la fissure provoquée par la réunification est encore présente. « Dès après le tournant, plus rien n'a été comme avant », dit Gabriele Böttcher. Et pourtant, après une longue période d'espoirs et de craintes, elle put ouvrir en 1992, son cabinet dans la Memhardstraße. Maintenant elle n'a plus que sept ans avant la retraite. Son assistante, assise dans l'entrée, vient de Reinickendorf, à l'ouest de la ville. Parfois, dit-elle, elle ressent la vieille peur d'être contrôlée par la police, sur Alex.

Gabriele Böttcher va travailler le matin en ascenseur. Elle habite au huitième étage dans un grand appartement de quatre pièces, ses enfants ont grandi ici. Que ressent-elle de vivre dans la Memi ? « Ce n'est pas si mal ici. Le lave-linge paraît tout aussi merdique sous la pluie », dit-elle. Avec le lave-linge, elle pense à la chancellerie qui a coûté pile 300 millions d'euros. Dans la Memi, par contre, ça fait longtemps qu'aucun argent n'a été investi, ici tout est rapiécé provisoirement. Malgré tout, ou justement à cause de cela, les gens qui vivent ici parlent d'un très fort lien avec le bâtiment. « Et la situation centrale me manquerait, si je devais déménager », explique Gabriele Böttcher. « Tous ceux qui viennent me voir courent tout de suite vers la fenêtre ».

Il est temps que Gabriele Böttcher ouvre son cabinet. Mais avant, elle nous montre une vieille carte postale de la Memhardstraße qui est encadrée dans la salle d'attente. On y voit une photo hautement colorisée des années 1980, la Memi paraît moderne et majestueuse. Toujours un regard en arrière. Les garnitures des sièges devant la Memi rappellent celles des maisons associatives. Sur des bancs type brasserie sont assises quelques personnes, peu après une phrase résonne : « Attendez Kondziele, il pourra vous en dire plus sur la maison. » On avait déjà entendu prononcer ce nom dans les appartements et les cages d'escaliers, puis il apparaît soudain – les spectateurs nous font un signe de tête.



Kondziele et Adam : « Je veux bien me laisser photographier, mais s'il est là aussi » *Foto: Johannes Groß*

Kondziele qu'aucun des habitants n'appelle par son prénom Jörg a des yeux bleu clair. Tournant face à la lumière, il s'assied en direction de la rue. Cela rend ses yeux plus étincelants et rajeunit son beau visage expressif. Il doit avoir environ soixante à soixante-cinq ans. Il a emménagé dans la Memi il y a quatorze ans, par nostalgie de la vie typiquement berlinoise, dit-il.

Kondziele est un grand conteur et est connu comme tel dans la Memi. Des nouveaux venus le saluent, lui donnent une tape sur les épaules. Kondziele donne l'impression de quelqu'un qui possède bien les lieux. Il parle aussi du tournant. De la différence entre Jadis et Aujourd'hui. Certaines phrases reviennent toujours : avant, il n'y avait pas de chômeurs. En RDA, tout n'était pas mauvais. Nous avons tout ce dont nous avons besoin. Kondziele se demande ce qui pourrait bien se passer si le vieux Zille (*est-ce le photographe berlinois Heinrich Zille -1858-1929 ?*) revenait se promener à travers Berlin : « A Rixdorf, il y a moins de musique depuis la réunification et à la gare Zoo, il n'y a plus de grand train qui s'arrête. Par contre on a maintenant un super chic Palais de la République. »

Vit-il volontiers ici ? Kondziele sourit. « Ici, on s'en sort sans télé. Tu t'assois et tu n'as qu'à ouvrir les yeux. C'est plus excitant qu'un polar. » Il s'allume une cigarette. « J'ai besoin d'action. » En conséquence, il esquisse le déroulement d'une journée de sa vie. Il se lève très tôt le matin après trois ou quatre heures de sommeil et il fait son premier tour de l'Alexanderplatz. « Là j'observe depuis quelques temps les ramasseurs de cigarettes. Ils ne prennent que les mégots qui ne sont pas complètement consumés et se font leur provision pour une journée entière. C'est une image très curieuse. » Kondziele retient ses expériences, note tout – mais seulement la nuit. Il passe le jour comme observateur, comme expert, comme ami et interlocuteur, si des personnes de la maison lui en font la demande. Et il aide, où il peut.

Carina se rappelle du jour où elle et Julius s'étaient retrouvés sur le palier devant une porte bloquée, les clés à l'intérieur de l'appart. « Kondziele était arrivé immédiatement. Il avait appelé un copain qui vit dans la Memi et est bricoleur. A deux, ils avaient soulevé la porte, ils avaient même dû retirer un morceau du cadre. Puis le service de sécurité était arrivé et finalement, ils s'étaient tous assis dans le salon. »

Dans le bistrot devant la Memi, Adam finit par arriver. Il vit ici aussi, est originaire de Pologne. Adam est artiste entre autres. Dans les escaliers de la Memi il a décoré quelques murs de graffitis et peintures multicolores, à certains étages on a l'impression d'être dans une exposition d'art moderne. Adam a des cheveux courts noirs et il ne parle pas beaucoup. Quand nous désirons le photographe, il accepte à la condition de Kondziele soit aussi sur la photo.



Un être solitaire entre béton et mur pare-feu Foto : Johannes Groß

Pour l'architecte Julian Marhold, la Memi n'est pas une inconnue : déjà pendant ses excursions à travers Berlin au début des années quatre-vingt-dix, il avait remarqué ce bâtiment. Julian Marhold a étudié à Dortmund et enseigné pendant dix ans à l'université de Weimar. Aujourd'hui, il tient un bar sur la Prenzlauer Berg voisine et aussi le plus petit hôtel de Berlin. Il continue ses excursions à travers le paysage architectonique de la capitale.

La fonction des décors en stuc représentatifs, comme on les connaît sur les constructions anciennes, prend toute sa valeur dans la surface brisée de la Memi. Julian Marhold est fasciné par la création du design de la façade réalisé avec des moyens minimalistes. « L'esthétique de l'est a été partout éliminée. Ainsi quelque chose s'est perdu parce que cette méthode de construction est le témoin d'une époque », dit-il. Alors tombe le mot "Embourgeoisement". L'avenir de la Memi ne peut être garanti que par des investissements, dit Julian Marhold. Cela signifie obligatoirement que les loyers augmentent. Pour cela, l'embourgeoisement n'est pas forcément un développement exclusivement négatif, car les locataires actuels pourraient être subventionnés pour un assainissement partiel du complexe en mauvais état.

Dans Berlin-Mitte, une habitation coûte en moyenne maintenant dans les 13,50 euros le mètre carré. C'est bien plus que la base de location dans la Memi. Une locataire nous assure que pour un duplex elle paie seulement la moitié de ce prix. La Memi est le dernier bastion à loyer modéré de toute la région. C'est encore possible parce que l'avancement des travaux autour d'Alex reste très obscur.

La majorité des locataires attend l'avenir avec une étonnante tranquillité. Là où pendant trente ans il ne s'est presque rien passé, il ne pourra pas y avoir de décision brutale du jour au lendemain. Julian Marhold croit que la Memi a été tout simplement oubliée jusqu'à maintenant.

La Memi fut terminée en 1984. Les plans du bâtiment exceptionnel hier comme aujourd'hui furent dessinés par les architectes Klaus Bläsing, Lothar Kwasnitza et Klaus Deutschmann. Dans les années du début, la façade brillait véritablement, et était considérée comme la particularité dans le gris monotone des paysages de béton. Aujourd'hui, les lourdes plaques de béton ondulées se sont encrassées, les petites parties de roches brillantes spécialement ajoutées ne brillent plus à la lumière du soleil. « On a atteint un point où il faut faire quelque chose. Mais si on colle du polystyrène par-dessus, alors, c'en est fini. Quelques personnes comprennent que la maison a une importance. En finir et démolir tout ce qui rappelle le passé, n'a aucun sens non plus », dit Julian Marhold, alors qu'il descend dans la sombre cage d'escalier.



Bonheur familial dans la Memi : Celli et Sven et leur fille Luna *Foto : privée*

Nous remontons alors jusqu'au douzième étage. Celli et Sven vivent ici avec leur fille Luna âgée de 7 ans. Ils sont assis dans la cuisine, avec une vue directe de carte postale sur la tour de télévision. Celli et Sven sont en train de réaménager le bureau, font de la place pour caser six machines à coudre avec lesquelles Celli réalise ses créations de mode. Elle est justement en train de créer une cape spéciale pour une femme en fauteuil roulant et adapte le vêtement aux besoins quotidiens de la femme affectée. Sven travaille ici aussi. Il est développeur web et aide à créer un système d'enregistrement contre la criminalité économique. Il travaille aussi sur un tas de sites web privés.

« Dans les rencontres Memi, nous appartenons au noyau dur », raconte Sven. Il trouve dommage que les actions entreprises par Ines Külper ne trouvent pas beaucoup d'écho. « Avant, il était normal de se rencontrer dans un espace festif », dit Sven. Il est originaire de Cottbus et vit depuis plus de dix ans dans la Memi. « Je n'avais jamais auparavant le sentiment de pouvoir vivre et rester quelque part », dit Celli. « Mais ici, je me suis sentie pour la première fois chez moi. »

Celli et Sven comparent la Memi à une ville qui a des quartiers raffinés, et d'autres moins. Celli est assise devant la fenêtre ouverte dans la chaude lumière du soleil qui domine un paysage de toits. La fille Luna est déjà au lit. Elle va à l'école près du pont Jannowitz, et n'a jamais connu d'autre endroit que la Memhardstraße. Celli et Sven se connaissent depuis seize ans. Ils ont même fêté leur mariage lors d'une rencontre Memi. Une voisine qui est cuisinière avait organisé le repas, en remerciement, Celli et Sven avaient plus tard repeint son appartement. Au moment de partir, nous remarquons une affichette sur la porte de la cuisine. « Sommes dans la Memi », y est écrit. Celli la suspend quand elle se rend avec Luna au deuxième étage chez Ines Kulper.

Chaque fois qu'on pénètre dans la Memi, on a un sentiment partagé entre la nostalgie et le goût de l'aventure. Dans les étages il y a un doux parfum de linoléum, aux plafonds serpentent des tuyaux renflés comme des veines à travers la maison, ils alimentent des centaines de gens. Certains d'entre eux vivent de façon insignifiante, d'autres s'imposent. D'autres viennent encore pour maintenir bénévolement la maison en état. C'est très clair : la Memi a une force particulière, elle est plus qu'une maison. Construite pendant l'existence réelle du socialisme, elle est devenue dépendante du développement du Berlin moderne. Combien de temps restera-t-elle encore ce qu'elle a toujours été ?

Peut-être qu'un jour, Luna, la fille de Celli et de Sven, jettera son dévolu sur une de ces chiques maisons en rangées et racontera à ses enfants que là-bas, en bordure de l'Alexanderplatz s'élevait à une certaine époque la Memi. Une jolie maison laide dans laquelle elle avait grandi.

